

Machination

Sylvie Plessis-Bélair

Number 114, Fall 2007

Sécurité / Surveillance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14121ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Plessis-Bélair, S. (2007). Machination. *Moebius*, (114), 105–108.

SYLVIE PLESSIS-BÉLAIR

Machination

On complotte contre moi. J'en suis absolument convaincu. Aussitôt que j'ai le dos tourné, les gens posent sur moi leur regard malveillant. Tout le monde m'observe.

Je ne fais que marcher au milieu du trottoir pour me rendre au dépanneur. Et tandis que j'avance, on jacasse contre moi. Un à un, les passants me lancent des mots à double tranchant. Ils s'approchent de mon oreille à la vitesse de la lumière pour y susurrer des bêtises à mon intention :

— Malade! Enragé! Fumier! Itinérant, va quêter ailleurs!

Tant de mots qui résonnent à mes oreilles tendues, et qui me prouvent que le monde est contre moi. A toujours été et sera toujours contre moi. J'aperçois l'enseigne du dépanneur au loin. Inatteignable. Car je serai obligé d'affronter le regard d'acier de cette foule, et les éclairs et le tonnerre et les points d'exclamation que me lancent leurs yeux. Et leurs paroles-coups-de-poing, sorte d'avertissement qui semble vouloir me dire : « Méfie-toi ! »

Alors, je bifurque à gauche et cours jusqu'à un parc, où je me réfugie sous un arbre. Autour de moi, des enfants font du patin à roues alignées, munis de casques et de protecteurs. D'autres jouent au frisbee ou au ballon. Il me vient alors en tête la musique de *Little Shirley Beans*, que je fredonne pendant un moment. D'autres gamins, plus jeunes, grimpent dans des constructions de plastique aux couleurs de Mc Donald's, spécialement conçues pour

qu'ils ne se blessent pas. Autour d'eux, leurs parents les surveillent tout de même.

Ils font bien, d'ailleurs. Parce que le principal danger autour d'eux, c'est moi. C'est exactement ce qu'ils m'ont dit à l'hôpital. Cette infirmière qui me parlait comme on parle à un enfant m'a déclaré que j'étais dangereux. Pour moi-même, pour les autres et pour la société. Que certaines choses ne prennent forme que dans ma tête. Que mon cerveau s'est un peu détraqué, comme un vieux moteur qui tousse ou comme les roues d'une bagnole qui sont mal alignées. Ce que je dois faire, c'est prendre « la pilule magique ». Trois fois par jour et tout ira mieux ! Mon état doit être très grave, sinon elle m'aurait dit tout simplement : « dopamine » et « maladie mentale », pas vrai ? Conclusion : ces médecins de mauvaise foi qui cachent leur condition aux malades ne veulent pas me guérir mais plutôt me rendre fou, et ce, en se cachant derrière les murs de ma chambre d'hôpital pour me répéter en cadence :

— Amnésique ! Névrosé !

Avant de fuir les lieux, j'ai tenté en vain de leur faire comprendre à quel point l'hôpital est un endroit dangereux. J'aurais pu attraper la pneumonie, la bactérie *c-difficile*, voire l'Anthrax ! Ils auraient voulu me tuer par l'une de ces maladies. Mais *je* suis le plus malin, ils ne me retrouveront pas !

Je continue d'observer ces enfants insouciantes qui s'amusent. Et l'ombrage des arbres autour de moi, qui semblent se transformer en squelettes voulant me saisir de leurs longs doigts secs pour me mettre derrière les barreaux. Et cette cage qui se transformera en cellule d'isolement où je serai sanglé dans une camisole de force entre quatre murs capitonnés. Et à nouveau ces enfants qui ne se doutent pas qu'eux aussi sont observés.

Lorsque j'habitais un deux et demie en ville, je possédais une télé. C'est d'abord elle qui m'a ouvert les yeux, m'a éclairé l'esprit de sa lumière blafarde. Elle m'a dit que je mourrai bientôt. Qu'il y a beaucoup trop de pollution et de la surpopulation. Pas assez d'espace pour que chaque

individu puisse survivre sur cette planète. Alors c'est la loi de la jungle. Tuer ou être tué ; surveiller ses arrières, tel est le mot d'ordre. Sinon, c'est un coup de poignard dans le dos, juste au moment où je baisserai mes gardes. Ou un peu d'arsenic dans mon verre de coke accompagné d'un steak de vache folle bien saignant. Ou encore, une bonne date qui me refile le sida. À l'amour comme à la guerre. La dernière m'a traité de paranoïaque. Une autre qui m'embêtait de ses railleries !

Puis, le ciel s'assombrit et une pluie fine se met à tomber. Un à un, les enfants partent chez eux, pour se réfugier entre quatre murs isolés d'amiante. Et moi, je retourne dans la rue principale que le mauvais temps a nettoyé de tous les passants qui auraient pu me narguer.

Après dix minutes de marche, j'arrive sous le viaduc, trempé à l'os et bien désinfecté par cette pluie acide. Quelques parias comme moi s'y trouvent déjà. J'aperçois Bram et Vlad, deux inséparables qui portent des trench-coats noirs même en été et qui entament une bouteille de piquette rouge comme leurs yeux. Ils ressemblent comme des sosies aux créatures qui peuplaient mon placard la nuit et en sortaient lorsque j'étais enfant. Non loin d'eux se trouve Harol, un immigrant illégal originaire de Rio de Janeiro qui parle à peine français. Pris dans son ghetto, il ne s'en laisse pas imposer car il n'a qu'à fixer les gens avec son regard perçant pour leur causer une frayeur que je ne peux même pas expliquer. Et sur le sol, dans un sac de couchage, dort paisiblement Remond, un ex-détenu de la prison de Port-Cartier.

Épuisé, je m'assois sur de vieux journaux et m'appuie le dos contre une colonne de béton, solide comme j'aimerais bien l'être. Je continue à épier les gens autour de moi, convaincu qu'ils commettent en ce moment même meurtre, viol, hold-up et accident de voiture. Et je couvre les oreilles de mes mains pour ne pas entendre :

— Crétin ! Enragé !

Un rigolo, caché je ne sais où, m'insulte encore une fois. Je tente de percer devant moi le voile opaque formé par les gouttes de pluie, craignant de voir apparaître quel-

qu'un ayant retrouvé ma trace. Ce policier ou ambulancier me retournera à l'hôpital où ils me diront encore une fois que je ne suis qu'un pauvre barjo qui navigue seul sur son océan d'âneries. Ils me laveront le cerveau à l'eau de javel et repeindront ma tête en blanc immaculé pour cacher toutes les idées cinglées auxquelles je crois dur comme fer. Et ils me transformeront en l'une de ces personnes intègres qui semblent programmées pour remplir leur rôle dans la société, et qui ne se doutent pas qu'ils doivent se méfier.